



HAL
open science

Wittgenstein, Dostoïevski et l'homme du souterrain

Raïd Layla

► **To cite this version:**

Raïd Layla. Wittgenstein, Dostoïevski et l'homme du souterrain. Sandra Laugier. Éthique, littérature, vie humaine, PUF, pp.269-286, 2006. <halshs-03198478>

HAL Id: halshs-03198478

<https://shs.hal.science/halshs-03198478v1>

Submitted on 14 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

WITTGENSTEIN, DOSTOÏEVSKI ET L'HOMME DU SOUTERRAIN

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction	1
2. Dialogie	2
3. Récit de vie et subjectivité dans le <i>Tractatus</i>	5
4. Le souterrain	8
5. Conclusion	11
Références	12

1. INTRODUCTION

Wittgenstein était un grand lecteur de Dostoïevski. On trouve, par exemple dans ses *Conversations* avec O. K. Bouwsma, des remarques disséminées sur les *Frères Karamazov*, *Crime et châtiment*, les *Notes d'un souterrain*¹.

Bouwsma rapporte en particulier une discussion sur la première partie des *Notes*. L'analyse par Wittgenstein de la psychologie pathologique de l'homme du souterrain renvoie à un concept essentiel de sa philosophie de la subjectivité, celui d'attitude, élaboré dans l'exploration grammaticale de la connaissance de soi et d'autrui. Les *Notes* portent en effet sur le rapport de l'homme du souterrain à son propre caractère : un va-et-vient maladif entre le refus provocateur d'assumer un quelconque trait de caractère (les déterminations ne sont posées que pour être aussitôt récusées) et le désir d'une qualité susceptible d'être assumée, fût-elle la plus quelconque, comme la paresse, qui prend alors à ses yeux (toujours amers) l'allure d'une carrière. Dans la lecture de Wittgenstein, le point crucial de la maladie de l'homme du souterrain est dans l'attitude qu'il a à l'égard de lui-même, et non dans quelque connaissance insuffisante de son propre caractère, selon l'opposition mise en valeur dans la critique du solipsisme conduite par les *Recherches philosophiques*.

Plus généralement, il existe une communauté d'intérêts entre Wittgenstein et Dostoïevski autour de problèmes propres à la philosophie de la psychologie, associés chez l'un et l'autre à une réflexion éthique immanente. Que les *Recherches philosophiques* de Wittgenstein soient une éthique immanente a été défendu par S. Cavell, dans *Les voix de la raison*, dont nous adopterons donc ici les lignes générales d'interprétation.

La proximité entre Wittgenstein et Dostoïevski est en particulier manifeste quand nous lisons le romancier russe depuis un point de vue bakhtinien. Dans la *Poétique de Dostoïevski*, en effet,

Version preprint. Paru in Sandra Laugier (ed), *Éthique, littérature, vie humaine*, pp. 269–286, PUF, 2006.

¹O. K. Bouwsma, *Conversations avec Wittgenstein*, Agone, 2001, tr.fr. par L. Raïd.

M. Bakhtine montre comment la forme même du roman dostoïevskien, éminemment dialogique, contient une pensée de la subjectivité. En particulier, ses analyses font de l'homme du souterrain le héros dostoïevskien par excellence : les *Notes* sont l'expérience littéraire d'une pathologie destinée à rehausser les traits formels du personnage en particulier, et de la personne humaine en général.

À l'occasion de cette expérience, nous ouvrirons donc conjointement une question philosophique et un problème littéraire, en nous demandant à la fois sous quelle forme grammaticale la subjectivité s'exprime, et de quels moyens le roman dispose pour présenter la personne dans sa dimension subjective. Questions immenses, dont nous aborderons quelques éléments à travers l'étude d'une exploration littéraire des errements de la connaissance de soi.

Il faut distinguer en général la grammaire de la personne et la grammaire de la représentation de la personne ; mais les voies que cette représentation peut prendre sont instructives, de telle sorte que, comme le propose le *Tractatus*, un livre intitulé *Le monde tel que je l'ai trouvé* (comme les *Notes*), mais aussi un livre intitulé en troisième personne *Le monde tel qu'il l'a trouvé* (comme nombre de romans de Dostoïevski), constituent des tests sur la façon dont peut apparaître la subjectivité. Avant d'ouvrir le *Tractatus*, puis les *Notes*, rappelons d'abord quelques éléments de la pensée de Bakhtine.

2. DIALOGIE

Le récit du roman (mais aussi de l'essai biographique et autobiographique) est étudié par Bakhtine suivant ses prétentions et son succès plus ou moins grand à présenter la personne dans sa dimension subjective.

On trouve chez Bakhtine une anthropologie construite à partir d'une analyse linguistique et littéraire où domine une perspective pragmatique sur le langage, mettant en son centre l'énoncé, ou encore le *mot*, pour reprendre les traductions existantes, c'est-à-dire des éléments de langage considérés dans le cadre de l'interlocution et au sein des circonstances historiques, en un sens large, de leur production. Bakhtine est parmi les premiers théoriciens de la littérature à défendre un tel pragmatisme², appelant de ses vœux ce qu'il appelait une « translinguistique », destinée à dépasser, en posant l'interlocution située comme première, le seul niveau du langage comme langue. Seul l'énoncé pour Bakhtine peut porter des valeurs : vérité ou fausseté, valeur esthétique, valeur morale. Et il est intrinsèquement dialogique : son espace contient la possibilité d'un interlocuteur.

Sur ce fondement, Bakhtine distingue les formes littéraires selon le degré auquel elles manifestent la dialogie. Il peut sembler étrange de dire que les formes littéraires peuvent plus ou moins manifester la dialogie, si celle-ci est inhérente à l'énoncé même. La réponse est claire cependant : certaines formes littéraires (nous ne parlerons que du roman) thématisent plus que d'autres la dialogie si le monde du récit, avec ses déterminations propres, est issu des voix apparaissant en son sein, plutôt que posé par l'auteur indépendamment des consciences, pour reprendre le terme non-wittgensteinien de Bakhtine, qui forment ce monde. Dans le roman de Dostoïevski, aucun événement, aucun fait, aucune détermination des personnes n'est donné, idéalement en

²Cf. T. Todorov, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, 1981.

tout cas, indépendamment de la perspective d'un des personnages présents dans le récit, fût-ce le narrateur : indépendamment de ce qu'ils peuvent dire, voir, faire. Le monde des romans de Dostoïevski apparaît depuis les voix des personnages, ou encore depuis le point de vue qu'ils constituent, et non depuis celle d'un auteur omniscient qui surplomberait absolument celle de ses créatures. Les personnages eux-mêmes ne sont pas l'objet de perception et récit de cet auteur omniscient, mais l'objet de perception et récit des autres personnages et d'eux-mêmes. Bakhtine utilise les deux concepts de point de vue et de voix pour mettre à nu une forme particulière du roman, qu'il appelle dialogique, où le monde et les personnages apparaissent donc au croisement d'un concert de voix différentes ; l'auteur omniscient a pour seule fonction d'orchestrer le concert. D'où le vocabulaire de la polyphonie, qu'utilise également Bakhtine.

Le héros dostoïevskien, selon Bakhtine, est ainsi un point de vue sur lui-même et le monde, et non pas seulement un ensemble de déterminations particulières données telles quelles au lecteur. Alors que le roman *dialogique* ou polyphonique présente un affrontement des points de vue où se construit la réalité du monde et des personnes, le roman *monologique*, lui, voit des ensembles de déterminations se constituer à partir de la voix de l'auteur, non-thématisée comme telle au sein du texte.

Bakhtine considère que seul le roman polyphonique présente le personnage et la personne dans leur dimension proprement subjective. Il montre comment cette révélation littéraire de la subjectivité par la polyphonie s'inscrit, chez Dostoïevski, au sein d'une problématique plus large, morale, où la forme de la voix, du point de vue, dévoile ce qu'il appelle un inachèvement de la personne : la personne est inachevée dans la mesure où elle n'est jamais simple ensemble de déterminations, mais toujours une attitude à l'égard de cet ensemble, qui interdit qu'on l'y réduise. Que cette attitude même puisse à nouveau être vue comme une détermination, cela ne change pas la fonction d'inachèvement qu'elle remplit. Autrement dit la forme même de cette nouvelle « détermination » la distingue des précédentes ; il ne s'agit plus seulement d'attribuer des caractéristiques au personnage, mais de les faire apparaître comme objet de sa perception propre : le caractère dialogique de l'attitude (Bakhtine parle de conscience de soi) ouvre la possibilité d'une non-coïncidence à l'ensemble des déterminations.

En ce qui devient ainsi un point de vue moral, un principe d'irréductibilité à la détermination dite objectivante est constitué chez Dostoïevski, dans la dialogie qui caractérise le rapport à soi. Un point de vue simplement formel, celui qui voit une des dimensions essentielles de la subjectivité dans le rapport dialogique à soi, donne donc lieu à un point de vue moral, où, formellement, l'on manque la personne comme sujet moral quand on la voit sous l'angle de ses seules déterminations objectives. Factuellement, ce serait nier à la personne sa dignité de sujet moral, en la traitant, pourrait-on dire, comme une chose.

Les romans de Dostoïevski révèlent cette dimension dialogique de la subjectivité de manière remarquable, indépendamment d'ailleurs des autres dimensions du sujet moral qu'ils peuvent défendre : le christianisme de Dostoïevski n'est pas en jeu dans ce point formel, même si lui-même ne l'en dissociait pas.

Bakhtine distingue donc différentes présentations de la personne au sein des récits, suivant qu'ils sont monologiques ou dialogiques. Certains de ses propos dans la *Poétique* suggèrent que le genre de la biographie contemporaine, par exemple, est monologique : autrement dit, ces récits

sont tels qu'ils ne parviennent pas, ou ne veulent pas parvenir peut-être, à présenter la personne comme une voix plutôt que comme un ensemble de déterminations, et par là perdent la subjectivité comme telle. La biographie ne peut montrer la structure particulière d'inachèvement dans la relation d'une personne à soi ; elle ne peut montrer, en prenant parti pour une certaine forme d'objectivité factuelle, que la personne est non seulement un ensemble de déterminations et d'événements, mais aussi une attitude à l'égard de soi. Il y a une différence entre montrer et dire cette dernière propriété formelle. La biographie entre alors dans le genre de ce que Bakhtine appelle une représentation par contumace, c'est-à-dire faite en l'absence de l'intéressé. Une représentation typiquement construite après la mort.

On pourrait croire que le problème de la biographie est simplement d'être écrite en troisième personne, que c'est pour cette raison que la structure de point de vue n'apparaîtrait pas. Mais ce n'est pas tant l'usage de la troisième personne qui distingue les récits par contumace des autres. On peut très bien imaginer un récit en première personne par contumace, par exemple un *curriculum vitae* écrit en première personne. Ce qui distinguera la présence de la personne comme telle dans le récit, c'est qu'on la voit apparaître comme voix, point de vue, source des phénomènes et pas seulement phénomène. Et ceci réclame un travail particulier sur la forme, en tout cas étranger au style du *curriculum vitae*, où la traduction en phrases nominales dénuées de toute personne grammaticale ne changerait pas l'information.

Ceci dit, Bakhtine utilise pour défendre son propos la différence entre première et troisième personne, mais en refusant une signification étroitement grammaticale de l'opposition. En un sens, ce à quoi s'oppose la dialogique, qui fait apparaître le personnage comme une voix écoutée, donc à la seconde personne, c'est bien une certaine perspective en troisième personne, une certaine manière de parler d'autrui par contumace, c'est-à-dire sans que son mot sur lui-même ne soit pris en compte :

La conscience de soi exige une atmosphère artistique permettant que se développe l'auto-analyse de son mot. Aucun élément de cette atmosphère ne peut rester neutre : tout doit toucher le personnage au vif, le provoquer, l'interroger, même le contredire ou se moquer de lui, tout doit s'adresser au héros lui-même, être centré sur lui, tout doit être ressenti comme *le mot sur une présence* et non pas comme le mot sur une absence, comme le mot de la « deuxième » et non de la « troisième » personne. Le point de vue interprétatif du « troisième » à partir duquel s'élaborerait un portrait figé du héros, briserait cette atmosphère ; c'est pourquoi il n'entre pas dans le monde artistique de Dostoïevski ; non pas qu'il lui soit inaccessible à la suite, par exemple, du caractère autobiographique des héros ou du polémisme exceptionnel de l'auteur, mais simplement parce qu'il ne fait pas partie de son dessein artistique. Ce dessein exige une complète dialogisation de tous les éléments structuraux (...).

M. Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, 1970, pp. 103–104.

Le point de vue de la troisième personne exclut ici la dimension de la voix comme thème structurant du récit. Mais un récit à la troisième personne au sens étroit du terme n'exclut en rien une capacité à mettre en jeu une telle structure : pensons à tous les ouvrages de Dostoïevski qui incluent quantité de récits en troisième personne dialogisés.

On ne trouve pas exprimée telle quelle chez Wittgenstein la thèse de Bakhtine selon laquelle une dimension essentielle de la subjectivité n'apparaît qu'à travers la dialogique, c'est-à-dire

l'orientation intrinsèque de l'énoncé vers un interlocuteur, soi-même ou un autre. Mais nous trouvons par contre défendue dans les *Recherches* l'idée d'un partage des concepts, de la première à la troisième personne, contre la conception solipsiste d'une singularité absolue des concepts et contre le mythe d'un langage privé. La voix est donc approchée de façon différente par Bakhtine : depuis la situation fondamentale du dialogue, alors qu'elle est approchée par Wittgenstein depuis un diagnostic critique du solipsisme. Mais les deux points de départ vont l'un vers l'autre ; dans les deux cas, il s'agit de retrouver une orientation principielle du langage vers un interlocuteur possible. Selon les *Recherches*, un langage humain est *ipso facto* compréhensible par autrui : le langage privé est un fantasme conceptuel.

3. RÉCIT DE VIE ET SUBJECTIVITÉ DANS LE *Tractatus*

Considérons maintenant le test du *Tractatus* : qu'y aurait-il dans un livre intitulé *Le monde tel que je l'ai trouvé* ?

5.631. Il n'y a pas de sujet pensant, de sujet ayant des représentations.

Si j'écrivais un livre intitulé *Le monde tel que je l'ai trouvé*, je devrais y faire aussi un rapport sur mon corps, et dire quels membres sont soumis à ma volonté, quels n'y sont pas soumis, etc. Ce qui est en effet une méthode pour isoler le sujet, ou plutôt pour montrer que, en un sens important, il n'y a pas de sujet : car c'est de lui seulement qu'il ne pourrait être question dans ce livre.

En quittant les termes propres du *Tractatus*, pour adopter ceux de la seconde philosophie, on peut relire ce passage de la façon suivante : c'est la forme du discours qui, dans ce livre, présente ou montre le « sujet », et non pas ce que le livre en dit — au sens où le *Tractatus* emploie ce verbe, réservé au dire factuel. Si les diverses déterminations de la personne (actions, sensations, etc.) sont représentées dans le livre, la forme grammaticale, elle, qui le permet, n'est pas représentée. De telle sorte que le « sujet » serait la forme grammaticale de la personne. Ainsi pensé comme grammaire de la personne, le sujet se montrerait, mais ne se dirait pas, dans *Le monde tel que je l'ai trouvé*. On peut comprendre en ce sens l'idée que c'est seulement du sujet qu'il ne pourrait être question dans ce livre. Ainsi interprétée, cette conception du sujet n'est pas celle d'un étrange sujet vide, dénué de toute substance, mais celle d'un sujet comme forme, et en tant que tel, comme n'étant pas susceptible d'être « dit ».

En accord avec ce que nous entendons dans ces passages controversés du *Tractatus*, Bakhtine défend que seul un travail sur la forme linguistique peut opérer l'ostension de la personne recherchée par Dostoïevski, et que rien ne sert (formulation qui nous éloigne de la stricte position du *Tractatus*), pour la faire apparaître, de tenter de *dire* la forme dialogique de la personne : elle doit être présente dans la forme même du récit.

Il existe une analogie (et non certes une identité) entre la distinction littéraire entre dire et montrer et celle du *Tractatus* : selon Bakhtine, un des traits de la subjectivité, à savoir la possibilité de se donner à soi-même comme objet, n'apparaît pas de la même manière si l'auteur omniscient et seul porteur d'une voix non thématifiée comme telle la dit (au sens littéraire), ou bien si un auteur, comme Dostoïevski, la montre dans la forme du roman. Il y a, dans la conception de Bakhtine, un réalisme littéraire fondé sur l'idée que la forme du texte (et non ce qui est dit) est déterminante pour savoir à quelles dimensions de la personne nous avons affaire.

Pour illustrer cette distinction, opposons les différents récits que nous possédons de la vie même de Wittgenstein. Dire, dans une biographie de Wittgenstein (considérons la belle biographie de R. Monk), qu'il voyait le monde moderne avec telle et telle distance, ce n'est pas montrer, comme dans le carnet de témoignage, par exemple celui de Bouwsma lui-même, Wittgenstein soutenant la même attitude. Non que Bakhtine dénie son intérêt au travail biographique, mais qu'il entende indiquer des différences dans la forme, et par conséquent dans le genre de chose qu'on peut y montrer. Les *Conversations* entre Bouwsma et Wittgenstein sont, par contre, dialogiques jusque dans leur titre. Nous y trouvons un ensemble de citations directes (qui apparaissent aussi chez Monk, mais beaucoup moins nombreuses), faisant apparaître la voix même de Wittgenstein, mais également des citations indirectes — les moments où Bouwsma parle de sa propre voix et ceux où Wittgenstein intervient étant parfois difficiles à distinguer. Ce journal ne contient donc pas une voix, mais deux : il n'y a pas là d'auteur détenant une voix véritable qui n'est pas thématifiée comme telle, comme c'est le cas dans la biographie de Monk, mais deux voix affirmées, s'entrelaçant jusqu'à parfois se confondre.

Nous voyons en particulier à l'œuvre une efficacité de la voix de Wittgenstein sur celle de Bouwsma. Il écrit certains passages sous la dictée différée de Wittgenstein, mais prend parfois lui-même le relais, pour parler de sa voix propre, sans qu'on puisse cerner le lieu du glissement. Montrer en acte l'entremêlement des pensées, et le dire, comme pourrait le faire une biographie, sont deux choses distinctes. Ce jeu vocal n'est pas en l'occurrence le résultat d'un travail littéraire ; c'est la simple forme prise spontanément par un carnet de route. Notons que la différence essentielle pour faire apparaître la personne comme voix, n'est pas le simple usage du « je », mais l'usage d'un ensemble de procédés littéraires brisant l'unité du discours monologique (c'est-à-dire l'attribution implicite des traits d'un sujet au seul auteur).

Revenons au *Tractatus*. Un terme délicat à interpréter apparaît en 5.631, celui de « rapport » (*Bericht*). Pris d'une certaine manière, ce terme peut être intégré à notre interprétation grammaticale du propos du *Tractatus* (interprétation qui vise donc à comprendre ce vers quoi tend ce texte, à l'aune des développements subséquents, sans chercher l'exactitude historique) : on ne peut faire de « rapport » sur une forme, mais sur des faits. À moins de supposer deux sens distincts du rapport. Être informé de la forme, c'est être informé d'une forme grammaticale, c'est-à-dire comprendre la manière dont s'utilisent certains signes ; et comprendre cet usage n'est pas être informé de certains faits. En particulier, on ne peut imaginer qu'on puisse recevoir là un rapport contraire : que serait que le contraire d'une manière d'user des signes ? On ne peut donc être informé par exemple de ce que le sujet a des sensations, voit des couleurs, etc. On ne peut être informé d'un sujet, mais d'une personne.

Le terme de rapport pose tout de même une difficulté, au vu de l'exemple de Wittgenstein : « je devrais (...) dire quels membres sont soumis à ma volonté, quels n'y sont pas soumis, etc. » Mais le fait que tels et tels membres sont soumis à ma volonté, et tels autres non, semble plutôt, du point de vue de ce que Wittgenstein écrira dans les *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, le genre de chose dont on ne peut pas en général être informé, pas plus que du fait que je voie des couleurs et des formes. Les *Remarques sur la philosophie de la psychologie* demandent en quel sens on peut informer qui que ce soit de ce genre de capacités dans les circonstances normales. N'est-ce pas là quelque chose qui, dans l'économie du *Tractatus*, devrait apparaître non pas au titre de propriété empirique de la personne, mais de propriété formelle du sujet ? Comme telles,

elles ne pourraient pas être contenues dans le livre en question. Considérons les passages suivants des *Remarques* :

75. « Voir et se représenter sont des phénomènes différents. » — Les mots « voir » et « se représenter » ne sont pas employés de la même façon. « Je vois » est employé autrement que « je me représente ». « Vois ! » autrement que « Représente-toi ! » ; « J'essaie de le voir » autrement que « J'essaie de me le représenter ». — « Mais les phénomènes sont justement que les hommes voient et que nous nous représentons des choses. » Un phénomène est quelque chose qu'on peut observer : or, comment observe-t-on que les hommes voient ?

Je puis par exemple observer que les oiseaux volent, ou qu'ils pondent des œufs. Je puis dire à quelqu'un « Tu vois, ces créatures volent. Regardent comme elles battent des ailes et s'élèvent dans l'air. » Je puis également dire : « Tu vois, cet enfant n'est pas aveugle : il voit. Regarde comme il suit la flamme de la bougie. » Mais puis-je pour ainsi dire me persuader *du fait que les hommes voient* ?

« Les hommes voient » — Par opposition à quoi ? Au fait d'être tous aveugles par exemple ?

77. (...) Imagine que quelqu'un dise : « L'homme peut voir ou être aveugle » ! « Voir », « se représenter », « espérer » ne sont précisément pas des phénomènes, pourrait-on dire. Ce qui ne signifie naturellement pas que le psychologue n'observe pas des phénomènes.

Remarques sur la philosophie de la psychologie, vol. 2.

Dire que je vois, que j'ai des mouvements qui sont volontaires et d'autres non, voilà des choses dont, ordinairement, je ne peux pas être informé, ni informer autrui. Même s'il y a des situations exceptionnelles où on pourrait imaginer ce genre d'information. Dans cette mesure, dans les circonstances normales, ce genre d'affirmation est de la grammaire déguisée.

Les *Remarques sur la philosophie de la psychologie* ne nient pas qu'il s'agit là de phénomènes naturels, mais affirment qu'on ne peut pas dire cela *tout court* : dans certaines circonstances, personne ne peut m'informer du fait que je vois (ni de ce que mes bras obéissent à ma volonté) ; ce n'est pas un fait dans ces circonstances-là, mais au mieux une incongruité. Le contenu possible du fameux livre du *Tractatus* s'avère alors dépendre du contexte : il faut répondre à la question « À qui s'adresse-t-il ? Qui informe-t-il, dans quelles circonstances ? »

Une des évolutions importantes de la philosophie de Wittgenstein sera de déterminer quelles dimensions de la personne trouvent une expression grammaticale dans quelles circonstances. *Le monde tel que je l'ai trouvé* ne peut plus exister comme un livre à part entière, qui serait indépendant d'un contexte d'énonciation.

Les récits de Dostoïevski sont une recherche analogue (même si le sens de la forme chez Dostoïevski est distinct de celui de Wittgenstein, en ce que l'idée de grammaire wittgensteinienne lui est étrangère) : qu'est-ce qui fera l'objet d'un « rapport » (que *dira-t-on* au lecteur), et qu'est-ce qui devra apparaître dans la forme même du récit ? Bakhtine défend l'idée que l'éthique dostoïevskienne ne peut être réellement comprise si on manque la spécificité du moment formel. Si Dostoïevski écrivait un *monde tel que je l'ai trouvé*, la forme dialogique n'y serait pas représentée : elle serait contenue par exemple dans le rapport à soi que l'idée même d'écrire un tel livre manifesterait, mais ne représenterait pas.

Le terme de *Bericht* est d'ailleurs étrange : il traîne un écho administratif. On peut se demander s'il n'y a pas une discrète ironie de la part de Wittgenstein dans cet usage, comme si ce qu'il y avait d'important dans la subjectivité ne pouvait être ainsi transmis. Il est tentant de rapprocher le *Bericht* de ce livre finalement absurde de certaines caricatures du tribunal qui apparaissent chez Dostoïevski. Bakhtine voit comme la critique implicite d'une certaine psychologie objectivante les pages du jugement de Dmitri Karamazov, qu'on tente de cerner dans des « rapports », alors que seule la forme dialogique peut montrer comment une âme se détermine à agir. (Le commentaire sur le texte même de Dostoïevski ne peut opérer ce que le récit opère : contrairement aux apparences, la possibilité d'une reformulation sans perte est une illusion.)

4. LE SOUTERRAIN

Les *Notes d'un souterrain*, telles qu'analysées dans la *Poétique*, sont purement dialogiques : l'homme du souterrain n'a précisément trouvé aucun monde, rien ne tient devant le déchirement opiniâtre auquel il le soumet, explique Bakhtine, qui y voit donc un véritable traité du personnage.

Rappelons sa pathologie. L'homme du souterrain tient un discours en première personne qui a la caractéristique suivante : une tentative de connaissance de soi passant par le rejet constant de toute détermination un moment considérée comme possible. Aucune détermination ne tient devant le travail de critique qu'il développe face à sa propre personnalité. En même temps, l'homme se connaît très bien : il définit sa place sans illusion dans l'échelle sociale et professionnelle, voit la valeur morale de tel et tel de ses actes ; se dit méchant, lâche, hypocondriaque, provocateur, se voit mendiant l'intérêt de personnes qu'il méprise, etc. Aucun des caractères ici évoqués ne tient cependant longtemps : l'homme joue une détermination contre une autre, sa lâcheté l'empêche d'être mauvais, la conscience de son état de mendicité sociale l'empêche d'être parfaitement servile, etc. S'il pouvait être réellement tel ou tel, dit l'homme du souterrain, avoir une détermination donnée qu'il ne pourrait pas soumettre à sa propre critique, quel que soit l'adjectif, s'il pouvait être seulement paresseux par exemple, alors il serait quelqu'un, il se respecterait. Voilà le portrait donc d'une personne incapable d'accepter une quelconque détermination de soi tout en la recherchant désespérément ; plutôt un anti-portrait qu'un portrait, et c'est cette dimension d'anti-portrait qui intéresse aussi bien Wittgenstein, qui oppose connaissance et attitude, que Bakhtine. Notons bien que cette vacuité n'est pas le produit d'une ignorance. Personne ne pourrait annoncer à l'homme du souterrain quelque vérité nouvelle sur lui-même qu'il n'a pas explorée. Le problème de l'homme du souterrain n'est pas la connaissance, mais l'attitude.

Dans un récit à la première personne comme celui des *Notes*, nous voyons la dimension dialogique pénétrer dans le mot même de l'homme du souterrain. Chaque phrase est orientée explicitement (adresse, réponses qui devancent des objections imaginaires, etc.) vers un interlocuteur fictif qui scinde en deux la voix de l'homme du souterrain, ce qui la fait apparaître comme telle. Cette scission de la voix et le fait que l'homme du souterrain soit incapable de coïncider avec lui-même permet de mettre à nu l'attitude, et la distinction entre attitude et connaissance ; elle révèle en même temps la distinction entre déterminations factuelles et formelles de la personne, et par là la subjectivité.

Bakhtine analyse ainsi la fonction du personnage du rêveur, de l'homme du sous-sol :

La conscience de ces personnages qui n'arrivent pas à s'incarner permet à Dostoïevski de faire coïncider, en quelque sorte, la dominante esthétique de représentation avec la dominante caractérologique de l'homme représenté.

La poétique de Dostoïevski, p. 86.

La non-coïncidence du caractère révèle la non-coïncidence formelle entre la personne entière et ses déterminations. Et plus loin :

On ne peut, à la lettre, rien dire sur le héros du *Sous-sol* qu'il ne connaisse déjà lui-même : son image psychologique et même psycho-pathologique, l'empreinte en lui de son époque et de son milieu social, les données caractérologiques de sa conscience, son aspect comique et tragique, toutes les définitions morales possibles de sa personnalité, tout cela, conformément au dessein de Dostoïevski, lui est déjà connu ; il est en train de le résorber de l'intérieur avec déchirement et opiniâtreté.

La poétique de Dostoïevski, pp. 88–89.

Wittgenstein propose l'analyse suivante :

Aucune description de lui-même ne peut résister devant l'attitude qu'il adopte face à elle. Au bout du compte, il n'a plus aucun caractère pour autant que sa propre estimation ou introspection est en jeu.

Bouwsma, *Conversations de Wittgenstein avec Bouwsma*, Agône, p. 103.

Dans cette différence entre attitude et connaissance, que nous rapprocherons de l'opposition bakhtinienne entre voix et détermination, on trouve un des nerfs de la stratégie de Wittgenstein contre le solipsisme. Il est impossible de résorber la relation à soi et à autrui dans une relation épistémique, selon une certaine lecture des *Recherches* que nous adopterons, et un des tourments conceptuels du solipsiste est de vouloir défendre sa subjectivité à partir de concepts comme celui de connaissance directe, de certitude absolue, de justification devant lui-même du geste introspectif, concepts qui défont aussitôt le privilège de la subjectivité, en ouvrant la grammaire de la connaissance : l'infailibilité supposée ouvre le risque de l'erreur, le caractère direct celui de la médiation, et le concept même de sensation se délite, qui devient objet d'une possible méprise. Le solipsiste perd la subjectivité en la présentant comme un savoir éminent.

On ne peut donc représenter la connaissance de soi et d'autrui en termes uniquement épistémiques, comme par exemple une hypothèse ou une conjecture (comme le fait aussi le sceptique radical). Nous pouvons opposer dans ce contexte attitude et connaissance comme le fait Wittgenstein, quand il affirme que je ne suis pas d'avis qu'il ait une âme, mais que j'ai une certaine attitude à son égard.

Présenter le rapport à l'autre comme tel comme un problème de connaissance est vouloir ignorer que ce rapport précède toute relation épistémique ; il en va de même dans la connaissance de soi. Représenter donc autrui comme ensemble de déterminations (ce qu'il est aussi), en omettant sa structure d'attitude pré-épistémique à l'égard du monde et de soi, c'est précisément ce que refuse Dostoïevski. Dans le roman dostoïevskien tel que lu par Bakhtine, c'est ce point essentiel de psychologie qui est vu : on manquera dans le personnage, si on ne représente pas formellement qu'il est point de vue, sa dimension proprement subjective, de point focal de vision, disons-le

avec cette métaphore de la vision que Bakhtine lui-même emprunte. Là gît l'analogie entre attitude pré-épistémique selon Wittgenstein, et point de vue non-déterminé chez Bakhtine.

Dans la réalité des relations humaines, il serait bien étrange que le déni de la subjectivité d'autrui soit issu de quelque savoir imparfait : nous connaissons les témoignages d'êtres humains racontant leur sentiment de ne pas être considérés comme tel ; mais il serait bien étrange de construire cette attitude face à l'humain comme manque d'un savoir (que faudrait-il apprendre au tortionnaire qu'il ne sait pas déjà ?). Cavell a interprété les racines morales du solipsisme, qui veut introduire de la connaissance là où il n'y en a pas, comme déni de ce fait même. C'est un des diagnostics que nous pouvons faire aussi de l'homme du souterrain.

Wittgenstein présente également dans ses conversations avec Bouwsma l'homme du souterrain comme se cherchant un caractère. On pourrait tenter d'opposer au jugement de Wittgenstein l'interrogation suivante : « Comment peut-on seulement vouloir se donner un caractère ? On l'a. Point final. » Mais Wittgenstein s'oppose à cette grammaire-là de la personne, tout comme Dostoïevski. Il y a bien un usage dans une certaine mesure objectif du terme de caractère (Wittgenstein dit bien « pour autant que sa propre estimation est en jeu »), mais le cas du souterrain montre que cet usage objectif ne couvre pas tous les usages. On pourrait croire que l'homme du souterrain manque sa propre attitude comme caractère de second ordre, que lui manque cette connaissance-là, celle de sa propre attitude comme désir et dénégation d'une qualité qu'il pourrait assumer. Mais l'illusion qui consiste à croire que cette connaissance le ferait sortir du cercle introspectif malheureux est précisément la même que celle du solipsiste. Le pas hors du cercle se fait par la conversion de l'attitude — thème que Dostoïevski conçoit au sein d'une pensée chrétienne, ce qui n'est pas le cas de Wittgenstein.

L'attitude peut, comme elle le fait dans *Les Notes d'un souterrain*, prendre des déterminations psychologiques particulières (refus, assomption, etc.). C'est ce concept d'attitude qui constitue le genre des deux concepts de reconnaissance et évitement apparaissant dans l'analyse du scepticisme par Cavell. L'attitude de l'introspection est ce qui blesse l'homme du souterrain, de tentatives d'aveu en reniements ; il ne voit pas qu'aucun surplus de connaissance ne peut lui apporter de baume. Mais cet aveuglement là n'est certainement pas une connaissance du même ordre que les précédentes, puisqu'elle remet en question l'idée même qu'il s'agit là de connaître.

Appliquons à Dostoïevski la remarque de Wittgenstein selon laquelle je ne suis pas de l'avis que telle personne ait une âme, mais que j'ai une certaine attitude à son égard. L'auteur Dostoïevski n'est pas d'avis que l'homme du souterrain a telle et telle caractéristique ; en tant qu'auteur, il a une attitude face à son personnage en en faisant une certaine voix. Mais la stratégie de la biographie contemporaine est par contre d'avoir un « avis » sur la personne, en ce sens de l'avis.

Si la forme de la représentation de la personne ne comprend que des déterminations et pas un point de vue sur ses déterminations, alors il manque à la présentation ce qui manque dans les perspectives où les personnes (et soi-même) sont approchées des points de vue sceptique et solipsiste. Ces points de vue construisent la personne comme l'objet d'une connaissance, directe ou indirecte, dès lors certaine ou incertaine. Alors que l'attitude est essentiellement vide de tout contenu épistémique : pas plus que voir et espérer ne sont des phénomènes, pour reprendre la phrase de Wittgenstein, l'existence des autres ou de soi n'est un phénomène, si on appelle phénomène l'objet d'une connaissance possible. L'attitude est un concept dialogique, alors que la

connaissance, dans cette opposition, est un discours en troisième personne de nature objectivante, qui perd la nature subjective en tant que telle.

5. CONCLUSION

Les proximités importantes entre les concepts de Bakhtine et ceux de Wittgenstein, que nous avons ici montrées, permettent de voir à la fois quelle philosophie de la psychologie et quelle pensée de l'éthique Wittgenstein pouvait apprécier chez Dostoïevski.

Un des intérêts de ce travail au carrefour de la littérature et de la philosophie est qu'il permet en retour d'interroger la forme même des textes de Wittgenstein.

Le *Tractatus* et les *Recherches philosophiques* ont souvent été considérés, dans l'histoire de la philosophie, comme des objets inclassables du fait de leur écriture, voire ostracisés par une partie de la philosophie analytique, sans que leur forme ait toujours été située dans l'histoire même de la littérature philosophique.

L'ostracisme qu'oppose à Wittgenstein une partie des analytiques est cohérent avec l'idée qu'ils se font de la philosophie, mais, se concevant comme dépositaires de la seule manière rationnelle de philosopher, et semblant croire que l'écriture découle directement de quelque nature de la raison, cette analyticité ne se perçoit parfois pas comme le choix philosophique qu'elle est pourtant bien de la monologie contre la dialogie.

Quand bien même la théorie littéraire de Bakhtine ne suffirait pas à la tâche, elle peut apporter un éclairage sur le genre (socratique, dirait-il sans doute) auquel appartiennent les textes de Wittgenstein.

On peut en effet procéder à un travail sur les textes mêmes de Wittgenstein à partir de la notion de dialogie. Sous la lecture austère défendue par C. Diamond et J. Conant³, le *Tractatus* a une structure dialogique. Il existe une duplicité inhérente au mot de Wittgenstein dans le *Tractatus*, qui est cependant difficilement perceptible, et qui est à la source de la diversité des interprétations du *Tractatus*. Le *Tractatus* dans cette perspective apparaîtrait comme une tentative de mausolée intrinsèquement dialogisé, jusqu'à l'ironie même de son titre, de la forme monologique.

Une des différences principales de style avec les *Recherches* est à cet égard que la dialogie est beaucoup plus manifeste dans l'œuvre seconde. Un des travaux littéraires dans le parcours d'écrivain de Wittgenstein est bien la manifestation voulue de la dialogie dans l'écriture. Considérons quelques exemples : usage des guillemets montrant que la phrase en question est examinée, de telle sorte que la phrase qui suit est un commentaire de la précédente, questions posées en fin de développement, laissées en suspens, et appelant à une élaboration du lecteur, usage de l'impératif, de la seconde personne, de la première personne, structure d'avancée tronquée d'un paragraphe au suivant qui, en supprimant certaines médiations, appelle à la construction par le lecteur de la médiation. Une lecture constituante est demandée, celle d'un lecteur de même esprit.

La manifestation de la dialogie dans les *Recherches philosophiques* fait écho à la faiblesse du moyen littéraire dans le *Tractatus*. On pourrait parler ici d'une erreur de stratégie littéraire, si on adopte la lecture austère : il ne suffit pas de dire qu'il faut voir les phrases comme des non-sens,

³Cf. Diamond, *The Realistic Spirit*, et J. Conant, « The Method of the *Tractatus* ».

mais cela doit apparaître dans les phrases elles-mêmes. Pour cela il faut construire une forme de discours philosophique où on peut discuter des formes, à savoir la grammaire.

La thèse philosophique est monologique, alors que la thérapie conceptuelle est par essence dialogique. Une monologie philosophique, pour Wittgenstein, curieusement, ne dirait que des choses sur lesquelles tout le monde ne pourrait qu'être d'accord.

RÉFÉRENCES

- [1] MIKHAÏL BAKHTINE, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, 1970. Tr. fr. du russe *Problemy poetiki Dostoevskogo* (2de éd, Moscou, 1963) par I. Kolitcheff. 1ère ed. 1929 (Leningrad, Priboï).
- [2] STANLEY CAVELL, *The Claim of Reason. Wittgenstein, Scepticism, Morality, and Tragedy*, Oxford University Press, 1979. Tr. fr. *Les voix de la raison* par Sandra Laugier et Nicole Balso, Seuil, Paris, 1996.
- [3] JAMES CONANT, «The Method of the Tractatus», in *From Frege to Wittgenstein* (E. H. Reck, ed.), Oxford University Press, 2002, pp. 374–462.
- [4] CORA DIAMOND, *The Realistic Spirit. Wittgenstein, Philosophy and the Mind*, MIT Press, 1991. Tr. fr. par É. Halais et J.-Y. Mondon, PUF, Paris, 2005.
- [5] FIODOR DOSTOÏEVSKI, *Notes d'un souterrain*, Garnier-Flammarion, 1972. Tr. fr. du russe par L. Denis.
- [6] TZVETAN TODOROV, *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, 1981.
- [7] LUDWIG WITTGENSTEIN, *Tractatus logico-philosophicus*, Routledge & Kegan Paul, 1922. Édition bilingue, tr. ang. par C. K. Ogden, et F. P. Ramsey. Tr. fr. par G.-G. Granger, Gallimard, Paris, 1993. Le texte est paru pour la première fois sous le titre «Logisch-Philosophische Abhandlung» dans *Annalen zur Naturphilosophie* 14 (1921), pp. 185–262.
- [8] LUDWIG WITTGENSTEIN, *Philosophische Untersuchungen / Philosophical Investigations*, Elisabeth Anscombe, Georg von Wright & Rush Rhees (eds.), Blackwell, 1953, 2nde édition 1958, tr. ang. par Elisabeth Anscombe. Tr. fr. *Recherches philosophiques* par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud et Élisabeth Rigal, Gallimard, Paris, 2005.
- [9] LUDWIG WITTGENSTEIN, *Bemerkungen über die Philosophie der Psychologie / Remarks on the Philosophy of Psychology*, Blackwell, 1980, tr. ang. par G. E. M. Anscombe (vol .1), C. G. Luckhardt et M. A. E. Aue (vol .2), édité par G. E. M. Anscombe & G. H. von Wright (vol. 1) et G. H. von Wright & H. Nyman (vol. 2). Tr. fr. *Remarques sur la philosophie de la psychologie* par G. Granel, TER, Mauvezin, 1994.